A l'écoute des voix intérieures de plusieurs statues du Musée d'Orsay, après leur avoir rendu une courtoise visite, un samedi de juin 2026



L'agora des paroles silencieuses

Texte collectif

Le silence, ça vous tourne la boule, ça vous prend tout de go entre des mots suspendus, des mots jetés vers autrui venu écouter la mise en scène d'un texte écrit pour ça. Les autres se la bouclent, ils n'existent plus. Figés dans leur corps d'acteur, Ils sont comme pendus au ciel de la machinerie théâtrale, entre deux actes coupés au scalpel, le temps du monologue à venir. La voici, la voix intérieure. Elle prend soudain sa place. Elle s'élève, offre en pâture aux ouïes tendues une bien improbable geste. Le silence se fait discours, la parole silencieuse abreuve tout un chacun de sa mélancolie, de ses colères. De ses questionnements. Tu me suis, l'ami, dans les méandres de l'existentiel ? Approches, si tu le peux. Elle entre dans ma confidence. Mes questions cheminent. Venues d'une âme insensible au bonheur, ses pensées pures sont livrées sans fard ni cérémonies dans l'honnête confidence d'un silence magnifié… Vous voyez, le champ sensoriel est immense. La parole va, revient, repart. Elle martèle l'importance du message délivré. Confidence. Amis, vous voici les confidents d'une parole qui n'existe que pour vous.

Cadeaux de l'auteur en quelque sorte.

Mais, regardez. Maintenant, c'est le temps des premiers congés payés, plusieurs voyageurs ont pris place dans un autocar immense. Chacune et chacun à sa place, laissez leur monologue intérieur les envahir.
Le vieil autocar peinait sur les premiers contreforts montagneux… Sa vitesse diminuait, Une épaisse fumée s'échappait du capot.
Eh, merde ! cria le chauffeur, en descendant du véhicule.
Il ouvrit le capot, Mit un coup de pied contre le parechoc et le fit tomber…
Soudain, il tourna le dos au bus. Sans prévenir personne, Il s'éloigna du lourd véhicule, sans un mot. Aucun voyageur ne l'avait vu partir vers le bas de la côte qu'il venait de grimper avec difficulté.

Jumeau Droit B - Huguette

Installés au milieu de l'autocar rouge, assis sur une banquette un peu rude, les deux jumeaux sommeillent. Luci se questionne.

Moi, c'est Luci. Est-ce un privilège que d'être jumeau ?
Je me demande si Luciano se pose la même question. Hier nous étions tous les deux au bord de la rivière quand il me regarda et sourit. A quoi pensait-il ?
Je ne lui ferai jamais de mal sciemment. Comment cela se pourrait-il ? Il est mon alter ego ? Je rêve parfois que je suis à moto, lui derrière moi, mais qu'à un moment donné nous ne sommes qu'un, à tel point qu'un silence s'installe.
Pourquoi est-il si puissant ce silence ! C'est le silence de deux personnes en fait.
Avons-nous la même destinée ? Lui veut être astrologue et moi c'est la médecine qui m'intéresse. Ça va être difficile quand l'un ou l'autre devra quitter la ville pour des études ! Je veux être loin de cet instant-là.
Comment nous perçoivent nos parents ? J'aimerais rentrer dans leur esprit pour en connaître la réponse. Au fait, je pourrais leur demander !
Pour l'instant, Lucciano est dans les bras de Morphée.
J'aimerais qu'il voie ce beau paysage qui défile à mes yeux en ce moment.
Oh là, que se passe-t-il ? L'autocar semble avoir des problèmes. Il s'arrête brusquement et nous fait chanceler.
Soudain, je me sens seul. Il me faut réveiller Lucciano. Je veux qu'il vive ce qu'en ce moment je ressens : un peu d'inquiétude, car le chauffeur se serait enfui !

Mélancolie - Sylvie

Mon nez s'écrase contre la vitre la vitre chaude de l'autocar qui m'emmène en vacances comme les autres voyageurs. J'ai gagné ce billet par hasard, et pourtant, je n'ai de cesse de me questionner.

Pourquoi suis-je toujours mélancolique ? Est-ce que l'hérédité viens de modeler mon âme ou mon âme mélancolique se nourrit de mes expériences passées de jour en jour ?
Je suis pourtant de belle constitution. Je peux dire que je n'ai pas à me plaindre sur ce point-là. Mais ce n'est nullement une satisfaction personnelle. Peu importe le physique.

Pourquoi ne pas connaître le bonheur qu'éprouve tout un chacun. C'est un droit le bonheur ! Pourquoi en suis-je privée ? Une méchante fée, se serait penchée sur mon berceau enfant et a donné un sort à mon âme ou à mon cœur. Mélancolique, je suis mélancolique et je le resterais ?

Fatou C

Tu t'es arrêté devant moi.
Il fait chaud, je vais boire du bi soap pour me rafraichir. Je me demande qui est ce bel homme qui me regarde… Il a des allures de modèle. Et l'autre, il a l'air tellement triste, le pauvre, il me fait de la peine, je vais aller lui parler…

Tu observes mon visage, les plis de mon vêtement, la matière dont je suis faite. Mais moi, je regarde bien au-delà de tes yeux.
Je suis immobile, mais mon histoire ne l'est pas.
Je porte la mémoire de celles que l'on a oubliées, de celles qui ont marché dans l'ombre pour que d'autres puissent avancer dans la lumière. Je suis la force qui n'a pas toujours eu le droit de parler, la dignité qui n'a jamais cessé d'exister.
Ne me regarde pas seulement comme une œuvre.
Regarde-moi comme un miroir.
Que vois-tu en moi ? La différence… ou l'humanité ? Le passé… ou l'avenir ? La couleur… ou la beauté de l'âme ?
Si mon silence te touche, alors il parle déjà.
Et lorsque tu quitteras ce lieu, emporte avec toi une part de mon histoire. Car une mémoire partagée devient une promesse : celle de ne jamais oublier, de respecter, de transmettre et d'aimer.
Je suis comme une statue, mais c'est ton cœur que j'espère mettre en mouvement.

Dans le bus
D) – Bertrand - Odette

Cette opportunité de voyage est tombée à pic. Moi le nouveau, Bertrand, je suis dans ce bus à admirer le paysage. C'est la première fois que je quitte ma ville natale ! Je vais partager ce périple avec des gens que je ne connais pas et j'espère que je ne le regretterai pas.

A moi la nouvelle vie. Je l'ai scotché ce vieux bellâtre quand je lui ai sorti ses quatre vérités. Au fur et à mesure que je lui débitais tous mes griefs, je l'ai vu se recroqueviller sur lui-même. Fini sa superbe et son arrogance. Et une fois que je lui vomi tout ce que j'avais sur le cœur j'ai tourné les talons et il ne me reverra plus.

E = Narcisse - Arlette

Narcisse, assis à côté de la fenêtre, somnole au soleil.

« Ah, quand je repense à ces séances de pose auprès de mon ami sculpteur : j'ai aidé à la création d'une œuvre magistrale ! J'adore aller voir Ma statue au musée. Je suis si fier de ma beauté, de ma prestance. Et là-bas, tout le monde vient admirer cette représentation de mon image parfaite.
Hélas, ces séances ont été très fatigantes. Heureusement, j'ai gagné un billet de car pour ces vacances avec des inconnus, vers une destination mystère.
Mais pourquoi cette belle femme noire me regarde ? elle doit être mannequin, elle est magnifique ! »

Voix intérieure statue debout
Narcisse - Arlette

Heureusement qu'il ne fait pas froid, quelle idée de me présenter dans le plus simple appareil ! Maintenant je ne peux plus bouger, même pas me couvrir avec ce drap.
Après tout si ça ne gêne personne, à quoi bon me tracasser ?
J'ai été créé pour sublimer la beauté. On vient de loin pour m'admirer. Si je pouvais me voir, je suis sûr que je tomberais en pamoison devant moi !
Je les entends avec leurs Oh ! Ah ! Que c'est beau, délicat, tellement bien proportionné, absolument parfait !
Et je ne peux même pas leur sourire, ni les regarder dans les yeux, ni leur tendre la main pour les remercier.
Ah, voilà les visiteurs ! Je sais d'expérience qu'ils vont s'émerveiller de mon ventre plat ; et se moquer de mon sexe qu'ils trouvent tous trop petit. Je vais les ignorer !
Juste penser à ma belle inconnue, à mes côtés. Comme elle est jolie, sa peau d'albâtre doit être si douce !
J'imagine mes doigts courir sur son bras, caresser son épaule … Oh là, la, il faut que j'arrête ces pensées libertines, sinon je ne serais plus responsable de mes attributs. Au moins, personne ne s'en moquera plus !

Paroles silencieuses : statue debout
Narcisse-et-demi - Arlette

Oh, c'est toi la statue pour laquelle j'ai posé ? Voyons, est ce que le sculpteur a bien respecté mes proportions ? Je me trouve pas mal du tout, et plutôt beau, à vrai dire.
J'espère que tu te sens bien dans mon merveilleux corps ? Prends-en soin, comme je le fais de mon côté. Nous sommes vraiment magnifiques tous les deux. Tu as eu un modèle inoubliable. Mon dieu, que j'étais fatigué à poser indéfiniment. Tenir ce drap m'a épuisé, j'en avais des crampes, tu sais. Et le sculpteur avait de ces exigences : je ne devais pas sourire, pas bouger ni parler, pendant des heures.
Tu me diras, toi c'est encore pire, tu en a pris pour l'éternité !

Olympe - Patricia

Enfin, je me laisse aller dans cet autocar qui me berce et me conduit au lieu de mes futures vacances. Je n'ose y croire et le paysage autour de cette route m'émerveille par sa beauté et sa variété. Il me réconforte car j'ai choisi de trouver un coin en pleine nature pour des vacances sportives. Fini le

maquillage et les vêtements sophistiqués. J'entends une voix me parler. Olympe ! mon prénom dans une brève réponse pour ne pas être dérangée.
Le ronronnement du moteur, le chant des oiseaux croisés filtré par les fenêtres, les frottements et les humeurs braillardes des voyageurs, tous ces bruits m'invitèrent à penser à ma grand-mère.

Ce que m'a raconté mon père me fascine encore. Pour son époque m'avait-il dit et pour toutes époques révolues le choix des femmes était encore plus impliquant qu'aujourd'hui. Et il commença à me parler de sa mère :
Toute son histoire a commencé très tôt, Félicité avait seize ans. Comme toutes les femmes de son village, elle était destinée au travail de la filature dans son village, en Cévennes. Mais assez rapidement un conflit intérieur s'est imposé à elle, celui d'un destin familial imposé aux filles. Alors face à la tâche, pour ne plus penser, Félicité inventait et recréait un monde, fait de notes et de musique. Quand le fil s'enroulait me disait-elle, lui parvenait un son et le jouait en composition dans sa tête. Suivant l'axe et le mouvement des personnes de son entourage, ses compagnes de travail devenaient musiciennes. Elles se mettaient à jouer d'un instrument dont les harmoniques reprenaient tous les sons en les mélangeant. Suivant la lenteur du geste, un rythme se profilait, une mélodie. Mais si la rapidité orchestrée par un contre-maître prenait de l'ampleur, c'était une symphonie et elle pouvait transformer les mouvements en danse. Ce chœur s'ajoutait aux motifs sur la toile et se regroupaient en ballets de couleur.
Quelle artiste ma grand-mère, j'aurai tant aimé la rencontrer. Mais, il y a un mais, le soir ou le dimanche m'expliquait mon père, elle écrivait toutes ses impressions sur un cahier de brouillon. Parfois elle riait de ce divertissement opportun, mais le plus souvent elle pleurait de désespoir. Alors un jour, elle a filé pour de bon, de la filature, puis de son village. Sur son cahier de brouillon laissé dans la petite maison de pierres, sa dernière phrase disait : - Je suis partie pour ne pas devenir fofollette…
Je me laisse aller ces derniers temps. Impossible de rester éveillée dans la journée. Mes nuits sont lamentables, alcooliques, dépravées. Je déambule dans les bas quartiers. La honte m'envahit mais je n'arrive plus à résister. Je me déteste, aimerai tellement sortir de cette emprise, de cette faiblesse de ma part. Mon mari est parti depuis si longtemps, il m'a abandonnée à mon triste sort. Je ne suis pas combative mais faible et sans courage. J'ai trouvé refuge dans l'alcool. Une bouteille de liquide enivrant ne me quitte plus jamais. Je suis devenue une femme de petite vie. Où sont passés mes moments de joie, de bonheur auprès d'Ulysse ? Mon très cher ami avec qui j'ai partagé ma vie. Reviens mon héros, mon guerrier.

Grâce - Alain

Elle était entrée dans l'autocar qui allait parcourir les Alpes. Son pas était incertain, son dos lui faisait mal. La pauvre Grâce partait se détendre, elle en avait bien besoin. La tête dans ses mains, cette terrible semaine éprouvante défilait, défilait…

Une semaine de pause. Chez un célèbre sculpteur. C'est une aubaine pour mon loyer, la nourriture… « Vous glissez sans glisser, m'avait-il ordonné le premier matin. J'ai tenté de

me laisser aller, loin du réel. Oubliant la position de mon corps souhaité par l'artiste qui me sauvait un moment de la misère quotidienne...
L'auguste personnage m'avait tourné autour, s'arrêtant, posant délicatement une main sur ma peau offerte.
Je savais que j'allais devenir une statue de marbre, Figée pour l'éternité dans cette posture immortelle, Dans cet entre-deux d'une conscience au repos. C'était cela le pari non-dit. Montrer l'absence de conscience au monde, alors qu'en vérité, je ne cessais de penser à l'intérieur de mon corps renversé.
Je n'avais jamais été recrutée comme modèle par un artiste renommé et pour cet impressionnant baptême artistique, je n'en menais pas large, prise de tremblements, d'inquiétude et d'une nervosité sans pareille. Allait-il percevoir mon trouble ?
Le deuxième jour, Il m'avait accueillie avec un café et des viennoiseries qui m'avaient mise de bonne humeur. Puis, Il s'était empressé de reprendre ses esquisses., Moi, moi et moi... Attention, sans glisser Madame, je vous en prie, sans glisser, conservez la juste pause...
Je m'étais assez longtemps amusée à tenter de garder la force de sa voix dans mon esprit., Force sans égal aux mains épaisses qui allaient mettre le marbre à sa volonté. Attention Madame.... Vous avez bougé et cela n'est pas possible.
La troisième journée était celle des crampes, D'une gêne pudique. Une sorte de honte de moi qui m'avait envahie dès le début de la séance de pose. Je devais oublier pour durer. Je devais m'extraire de ma condition inconfortable pour gagner une sorte de paix, une quiétude artificielle qui m'est tellement étrangère.
Le quatrième jour fut redoutable. L'artiste était accompagné d'une dizaine d'élèves qui, crayons en main, s'approchaient eux aussi de ma posture offerte. Ils piaffaient d'impatience. Certains osaient même quelques commentaires sur mon corps immobile. Le maître avait tonné avec colère : retenez-vous, jeunes gens, notre modèle. N'est pas là pour votre plaisir., Elle est là pour nos œuvres à venir, comprenez-vous ?
Le cinquième jour, j'avais pensé que j'étais là pour me nourrir et payer mon toit. L'art m'indifférait. Et si ma beauté me payait un pain bien meilleur que d'habitude, c'était tant mieux !

La parole silencieuse - Catherine

Assise sur la dernière place de l'autocar, Hélène pense, la joue aplatie sur une des vitres du véhicule, à la joie de partir en vacances pour ses premiers congés payés. D'autres personnes partagent l'habitacle mais elle ne s'en préoccupe pas. Elle se dirige vers le sud, vers le soleil, vers cette ancêtre dont on lui a si souvent parlé.

Une certaine Pénélope. Ses pensées vagabondent, elle essaye de voir sa silhouette, sa démarche. Dans sa famille les rumeurs allaient bon train quant à la vie menée par cette aïeule. Une odeur de chaud réveilla Hélène, une épaisse fumée sortait du capot, elle cherchait le chauffeur des yeux. Les autres passagers commencèrent à descendre du car pour se rassurer et déterminer la meilleure chose à faire. Sur l'instant Hélène ne prit pas peur tellement elle était absorbée par tous ces nouveaux visages. Un en particulier l'interpela. Un jeune homme au visage triste, mélancolique, perdu. Hélène s'en approcha,

lui sourit et lui demanda son nom. Son visage s'éclaircit et il lui répondit par un franc sourire.

Une odeur de chaud réveilla Hélène, une épaisse fumée sortait du capot, elle cherchait le chauffeur des yeux. Les autres passagers commencèrent à descendre du car pour se rassurer et déterminer la meilleure chose à faire. Sur l'instant Hélène ne prit pas peur tellement elle était absorbée par tous ces nouveaux visages. Un en particulier l'interpella. Un jeune homme au visage triste, mélancolique, perdu. Hélène s'en approcha, lui sourit et lui demanda son nom. Son visage s'éclaircit et il lui répondit par un franc sourire.

Au moment de l'accident Hélène est toujours sous l'emprise d'un beau jeune homme au regard triste et au visage fermé. Elle regarde dans sa direction, lui reste immobile, Hélène le pousse vers la sortie de l'autocar l'obligeant ainsi à se protéger du danger.

- Mais enfin il faut réagir, dit-elle. Regardez tous les autres passagers sont descendus du véhicule endommagé.

- J'en conviens, répond Mélancolie, mais rien ne peut atteindre ma tristesse et ce n'est pas cet incident qui me fait peur.

- Mais je rêve, même pas un merci ! Dépêchons-nous et libérons la place aux gendarmes et aux secouristes.

- Non je reste ici, articule Mélancolie avec force, autant mourir maintenant et à cet endroit que je ne connais pas.

- Donnez- moi la main et rejoignons les autres. Il faut rester groupés dans ces moments-là. De plus la nuit tombe et pas la moindre idée pour la suite.

- Inutile d'aller contre ma volonté. Vous perdez votre temps avec moi. Rendez-vous utile auprès de nos compagnons d'infortune.

- Trop facile d'écourter sa vie aux yeux de nous tous qui cherchons des lueurs d'espoir...

- Vous n'êtes pas en moi, je reste en vie pour mon désarroi. Je n'abuse pas de la situation, c'est elle qui s'offre à moi.

- Baliverne tout ça ! Mais la solidarité vous y pensez ?

- Non je l'avoue. Je ne m'intéresse qu'à mon chagrin.

- Je m'appelle Hélène, et vous ?

- Mélancolie. Il lui sourit et contre toute attente lui prit la main.

Ensemble ils rejoignirent les autres qui discutaient de la suite des évènements.

En sortant du véhicule :

- Dis, Lucciano, comment penses-tu qu'on s'en sortira ? Sors-moi une de tes idées de génie !

"Une idée de génie ? Interrogeons plutôt les autres...

- Mon ami Bertrand, vous me semblez serein. Auriez-vous une solution ?

Il sourit, Bertrand ! Qu'est-ce qu'il mijote ? Ah, je comprends ! Il veut par ruse, se sauver !

- Que fait-on, Lucciano ? On le suit ?

- Douce Mélancolie, et vous, que dites-vous ?

- Je suis trop lasse pour élaborer un plan de survie. J'ai peur. Il se trouvera bien une âme charitable pour me tirer par le bras dans le cas d'un danger imminent !
Lucciano et moi craignons plutôt la faim et la soif, car comme le dit Lucciano, qui viendra nous sauver de cette situation, et quand ?
- C'est vrai Lucciano, mais restons positifs. Notre moral s'en portera mieux.
Nous avons bien fait de sortir du car. Après tout, nous ignorons l'origine de la panne ! Le car pourrait s'enflammer !

Soudain, Mélancolie, à demi couchée sur le bas-côté, la main droite maintenant la joue droite, s'exprimait ainsi :
- Je crois percevoir un tremblement sous terre et je jure que c'est le secours espéré : un autre car ! Les yeux des uns et des autres s'illuminent. L'Espoir ne fait-il pas vivre ?
Elle ne fait pas attention à la présence d'un paysan sans âge, là, sur le bord du chemin. Les gens de la ville ne voient jamais les paysans.

Le paysan - Fabrice

« J'ai été libéré à Paris en 1918. Je n'y suis pas retourné depuis. Les gens sont fous, là-bas. Ils courent dans tous les sens, pour un métro, un autobus, un taxi de La Marne... Moi, je regarde passer les trains, ça me donne l'heure. Ça et les cloches de l'horloge de Gréville.
Mais qu'est-ce qui se passe ? L'autocar semble sans chauffeur. Il s'est éloigné avec son baluchon et un air dégoûté. Qu'est-ce que tous ces passagers ont bien pu lui dire ou lui faire pour qu'il les abandonne comme ça ? Est-ce que l'autocar est tombé en panne ?
Avec mes bêtes, les congés payés, c'est bien joli, qui va nourrir les bêtes et les faire boire si je pars ? Et pour aller où ? La campagne, j'y suis déjà.
Quels drôles de gens que les gens de la ville. Déjà en 1870, les Parisiens bouffaient des rats pendant le siège, ravitaillés par des ballons.
En voilà un qui vient vers moi. Il veut que je leur prête un bœuf pour tirer l'autocar ? Ici, on vit simplement, lits clos, sol en terre battue, les poulets dans la maison. Mais on ne manque de rien, pas de sonneries d'usines. On vit comme nos aïeux.
Les voisins, on les connait, en bien ou en mal. Le jour de la fête au village, on est chez la Lucienne, sur des bancs autour de la table. On boit notre piquette, sûr ce n'est pas du champagne, mais ça suffit à nous rendre joyeux. On va raconter des histoires, les mêmes que l'an dernier et puis les gens de la ville nous distrairont. Et puis ils ne vont pas tenir l'alcool, on va s'amuser à remplir leurs verres pour qu'ils soient vite pompette.
Le temps que quelqu'un fasse un aller-retour au bourg chercher un mécano et quelqu'un pour conduire. »

« Après leur départ, on pourra jaser, imaginer ce qu'ils ne nous auront pas raconté de la vie en ville. Il paraît que là-haut, c'est la décadence. Ici au moins on se connait, on s'entraide ou l'on se déteste de génération en génération. Chacun à sa place, propriétaires terriens, ouvriers agricoles, petites propriétés familiales...